

L'homme et le singe, dit M. de Quatrefages, présentent, au point de vue du type, un contraste très accusé. Les organes qui les constituent se répondent presque rigoureusement terme à terme, mais ces organes sont disposés d'après un plan fort différent. Chez l'homme, ils sont coordonnés de telle sorte qu'il est nécessairement *marcheur*; chez les singes, d'une façon telle qu'ils sont non moins nécessairement *grimpeurs*. C'est là une distinction anatomique et mécanique admise par tous les anatomistes, même en ce qui regarde les singes anthropomorphes, et Huxley lui-même, un des pères de l'évolution, a figuré les uns à côté des autres un squelette humain et les squelettes des singes les plus élevés pour se convaincre qu'il en est bien ainsi.

La conséquence de ces faits, au point de vue de l'application logique de la *loi de caractérisation permanente*, c'est que l'homme ne peut descendre d'un ancêtre déjà caractérisé comme singe, pas plus d'un catarrhinien sans queue que d'un catarrhinien à queue. Un animal marcheur ne peut pas descendre d'un animal grimpeur. C'est ce qu'a très bien compris Carl Vogt. Tout en plaçant l'homme au nombre des primates, il n'hésite pas à déclarer que les singes les plus inférieurs ont dépassé le jalon (ancêtre commun) d'où sont sortis en divergeant les différents types de cette famille.

Il faut donc rejeter l'origine de l'homme au delà du dernier singe si l'on veut conserver une des lois les plus impérieusement nécessaires de l'édifice darwiniste. On arrive ainsi aux prosimiens de Hæckel, les loris, les indris, etc. Mais ces animaux sont aussi des grimpeurs; il faut donc aller chercher plus loin notre premier ancêtre direct. Or, au delà, la généalogie tracée par Hæckel nous présente les marsupiaux, tels que le kangourou et la sarigue. De l'homme au kangourou, la distance est grande, on en conviendra. Or, ni la nature vivante, ni les restes fossiles des animaux éteints ne présentent les types intermédiaires qui devraient au moins la jalonner.

Après d'aussi importantes déclarations, il est inutile d'insister.

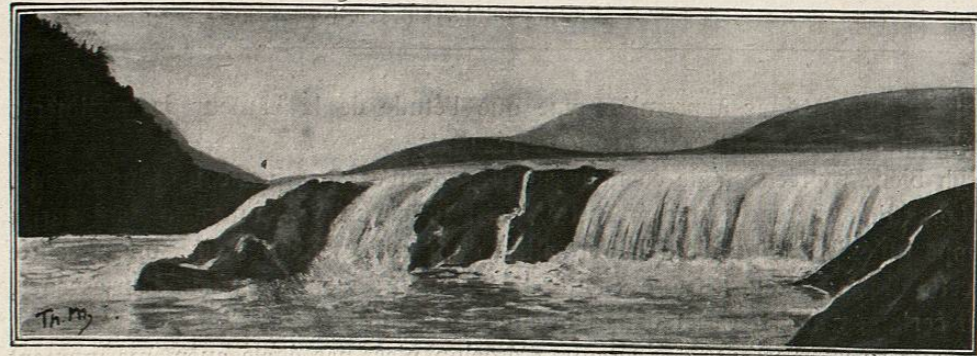
Tous les faits recueillis par les paléontologistes modernes prouvent :

1° Que l'espèce humaine est vraiment une; que nous dérivons des mêmes parents par une filiation directe. Même en restant sur le terrain évolutionniste, on serait mal inspiré à l'heure actuelle de prétendre qu'une évolution dont l'homme serait le dernier échelon aurait amené en divers points du globe terrestre l'éclosion du genre humain sous forme d'espèces différentes.

2° Que la vieille hypothèse qui faisait dériver l'homme du singe doit être définitivement enterrée.

Les squelettes de l'Homme fossile découverts en ces dernières années, quoi qu'on en ait dit, n'ont pas comblé la lacune constatée déjà en 1890 par M. Gaudry, à propos du Dryopithèque.

Et de même que l'Évolutionnisme actuel a été impuissant à nous montrer le passage d'une espèce à une autre dans la longue série des périodes géologiques, de même ses partisans les plus convaincus ne peuvent nous fournir l'intermédiaire entre l'animal et l'Homme.



CHAPITRE IV

LA DURÉE DES TEMPS GÉOLOGIQUES

LA question de l'origine de l'homme nous amènerait tout naturellement à rechercher la date de son apparition. C'est là un problème que nous ne pouvons aborder sans avoir essayé au préalable d'en résoudre un autre d'ordre plus général : nous voulons parler de la durée des temps géologiques.

Après avoir vu la Terre uniforme et nue, nous avons assisté à l'éclosion de la vie à sa surface, au début de l'ère primaire. Sommes-nous en possession des premiers êtres, ou bien ceux qui ont peuplé la période précambrienne ont-ils été précédés par des animaux dont les squelettes ont été détruits par une chaleur intense? Nous ne savons.

Dans la suite, la Terre a été peu à peu envahie par des flores et des faunes diverses dont nous avons esquissé rapidement les principaux types, mais nous n'avons pas cherché encore à nous rendre compte de la durée absolue de ces périodes.

Ce problème est cependant l'un de ceux que l'on aborde le plus légèrement du monde, et c'est un des plus ardues que puisse avoir à résoudre la Géologie.

On pourrait croire en effet que les géologues ont partagé la vie totale du globe en un certain nombre de périodes, toutes égales entre elles, et que dans ces conditions il suffise de déterminer la durée de chacune pour en déduire l'âge de la Terre.

En réalité, rien n'est plus faux. Pour diviser la succession des temps géologiques, les savants se sont basés, en général, sur l'existence de certains êtres qui se rencontrent dans des couches de terrain quelquefois fort différentes et qu'on ne retrouve plus, ni au-dessus, ni au-dessous. Or, il est évident qu'une telle façon d'agir ne pouvait conduire à des longueurs de temps égales. Ainsi les trilobites de l'époque primaire ont probablement subsisté un temps beaucoup plus long que les ammonites fossiles caractéristiques de l'ère secondaire, à en juger par l'épaisseur des terrains déposés au cours de ces deux périodes successives.